Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 13 (1880)

Artikel: Une hypothèse sur l'idée mère du livre de Job

Autor: Doret, M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379262

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE HYPOTHÈSE

SUR L'IDÉE MÈRE DU LIVRE DE JOB

PAR

M. DORET

Le premier des livres poétiques de l'Ancien Testament est une énigme. Chose curieuse! en mettant à part les Psaumes et les Proverbes, il faut reconnaître que le mystère et l'édification se sont donné rendez-vous dans les hagiographes. Ils sont certainement au nombre des livres le plus souvent lus de l'Ancien Testament, et ce sont ceux qu'il est le plus difficile d'expliquer. Le lecteur pieux, qui cherche à nourrir sa foi, y trouve en abondance des vérités salutaires, de grandes et lumineuses pensées, et c'est dès les premiers pas que le critique y rencontre des obscurités de toute espèce. Auteur, époque, sens de certains passages, tout donne lieu à discussion, tout, jusqu'à l'idée mère du livre. Les meilleures solutions restent hypothétiques et ne sont jamais complètement satisfaisantes. Ce n'est pas qu'il en manque, tout au contraire. Il en est en théologie comme en médecine. Trousseau fait entendre quelque part que lorsque la science offre une foule de remèdes contre une maladie, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé le bon. De même ici, tant d'explications ne prouvent qu'une chose, l'absence d'une solution suffisamment juste pour s'imposer en éclipsant les autres. Ce qui est vrai de l'Ecclésiaste, du Cantique des cantiques, l'est aussi, et tout particulièrement, de Job. Job est une énigme et

les nombreuses explications proposées montrent que la vraie n'est pas encore venue.

Je ne prétends pas avoir découvert le mot du sphinx. Seulement, trouvant le protocole ouvert, je me permets d'exprimer modestement mon sentiment.

N'a-t-on peut-être pas trop cherché dans une direction unique? Les critiques de Job ont fait comme les ascensionnistes qui posent le pied au même endroit et marchent attachés à la même corde. C'est peut-être pour n'avoir pas essayé d'autre chemin, pour n'avoir pas abordé la montagne par d'autres côtés, qu'on n'est pas parvenu au sommet?

La route que nous indiquons y conduit-elle sûrement? Est-elle la seule qui y conduise?.... En tout cas, notre étude aura pour résultat de montrer qu'on peut sortir de l'ornière traditionnelle sans aboutir à une explication moins bonne, « critiquement » parlant.

Nous ne faisons pas une étude complète du livre de Job, passant en revue les questions d'auteur, de temps, d'authenticité. Ces questions n'ont, du reste, qu'un intérêt secondaire, et se résolvent presque toutes par la question principale, celle qui porte sur le sens même de l'ouvrage.

Je ferai seulement deux observations préalables :

1re. La première touche à l'authenticité contestée de certains morceaux : prologue, discours d'Elihu, discours de Jéhovah, épilogue. Il me paraît certain que les preuves de non-authenticité tirées de l'étude interne de ces fragments n'ont pas de valeur décisive. La grande raison pour laquelle certains critiques tiennent tels ou tels passages pour suspects, c'est qu'ils ne cadrent pas avec leur théorie sur l'ouvrage entier. Ils compromettent leur hypothèse. Plutôt que de renoncer à son point de vue, on supprime l'obstacle qu'il rencontre en supprimant le passage. On fait pour cela ressortir des nuances de style et d'idées, on accentue, on exagère ces différences, et on conclut à la non-intégrité du texte. — Nous ne saurions accepter ce procédé ni ses conséquences. Toute solution qui supprime un des termes du problème est suspecte, et, par peu que ce terme ait une place importante dans l'ensemble, elle est fausse. La

question est précisément ici de trouver l'idée mère qui embrasse tout et dans laquelle chaque détail prend sa place, toute sa place et rien que sa place.

2e observation. M. Godet dit que la critique sans exégèse risque de faire fausse route. Cette affirmation me paraît juste et me conduit à un aveu. Il serait naturel, quand on cherche la pensée centrale d'un livre, de commencer par faire de ce livre une traduction originale, fondée sur une exégèse personnelle. C'est malheureusement ce que je ne peux pas faire. Je m'en rapporte à de plus savants, et autant qu'on peut et qu'on ose le dire, je m'en console. Si, en effet, la critique sans exégèse a ses dangers, l'exégèse avec la critique n'en a-t-elle point ? Sans sortir du livre de Job, ne pourrait-on pas montrer par plus d'un exemple combien le point de vue du critique réagit sur les appréciations de l'exégète ? Pour qu'il en soit autrement, il faut un désintéressement absolu et une science exégétique si complète et si sûre d'elle-même, si souveraine, qu'elle puisse au besoin forcer la main à la critique.

D'autre part, il est évident que si une ou même deux traductions savantes, faites d'une manière absolument indépendante du point de vue critique d'un troisième auteur, viennent à coïncider avec ce point de vue, cette coïncidence ne sera pas pour lui une des présomptions les moins favorables. Tel est le cas pour l'hypothèse que j'expose ici, vis-à-vis des traductions de Perret-Gentil et de MM. les professeurs Reuss et Segond.

Maintenant passons en revue les principales interprétations du livre de Job, voyons en quoi elles pèchent, pourquoi nous ne pouvons les admettre, et par quoi nous les remplaçons.

Nous ne nous arrêtons pas, en effet, à faire une analyse du livre. Rappelons seulement, pour mémoire et pour indiquer la place et l'étendue occupées par les différents morceaux, que le *prologue* comprend les chap. I et II, soit 2 chap.; la *conversation de Job et ses trois amis*, du chap. III au chap. XXXI, soit 29 chap.; le *discours d'Elihu,* introduit par une observation de l'auteur, de XXXII à XXXVII, soit 6 chap.; les *deux discours de Jéhovah*, séparés par une parole de Job, de XXXVIII à XLI,

soit 4 chap.; l'*épilogue*, précédé par la réponse de Job, XLII, soit 1 chap.

I

Indiquons plutôt pour mémoire deux théories, qui ne me paraissent pas supporter l'examen.

Bruno Bauer (1840), et après lui *Seinecke* (der Grdgdke des B. Hiob, 1863),voient dans le livre de Job un appel à la patience et à la confiance en Dieu, adressé à ses compatriotes par un prophète exilé avec eux. L'ouvrage serait donc essentiellement national et symbolique. Le patriarche ne serait pas autre chose que la représentation du peuple d'Israël, ses souffrances seraient l'image de l'exil et de la captivité. Comme Zöckler le fait remarquer, rien ne trahit dans l'ouvrage ce caractère symbolique, on ne peut l'y voir que par une supposition toute gratuite. Peut-on d'ailleurs comparer les souffrances méritées du peuple juif aux épreuves du juste Job, et pourquoi l'auteur, pour figurer sa nation, va-t-il prendre un héros en dehors de ses limites ?

Nous n'acceptons pas davantage l'hypothèse de *Michaëlis*, d'après laquelle l'auteur de Job aurait voulu établir la nécessité des rétributions éternelles en faisant sentir les imperfections des rétributions terrestres. — On cherche vainement les preuves à l'appui de cette opinion. Elles se réduisent à un seul passage (trad. Segond) :

> Je sais que mon vengeur est vivant
> Et qu'il se lèvera le dernier sur la terre.
> Quand ma peau sera détruite, il se lèvera ;
> Quand je n'aurai plus de chair, je verrai Dieu.
> Je le verrai et il me sera favorable ;
> Mes yeux le verront, et non ceux d'un autre.
> Mon âme languit d'attente au dedans de moi. (XIX, 25 et suiv.)

Or ce passage peut être traduit différemment. Il n'indique pas nécessairement l'attente d'une vie à venir et ne se présente pas comme conclusion des discours de Job, au chap. XXXI, par exemple, mais comme un détail au milieu de la discussion. Ni sa place ni sa teneur ne justifient l'importance qu'on lui

donne. Comment, du reste, expliquer l'épilogue en se plaçant à ce point de vue? Il faut le supprimer ou bien admettre que l'auteur oublie sa thèse au dernier moment [1].

Si nous laissons de côté ces hypothèses excentriques, nous en trouvons une série d'autres qui partent toutes du même point et ne diffèrent entre elles que par des développements plus ou moins complets.

« Demandez à un lecteur de Job de quoi traite ce livre, il répondra sans hésiter : du problème de la souffrance du juste, » ainsi parle M. Godet, ainsi pensent la plupart des commentateurs. Tous sont d'accord sur la question qui est posée ; ils divergent sur la réponse qui y est faite. Les divergences sont fort sensibles, mais comme ces solutions, quelque différentes qu'elles soient les unes des autres, vont dans un même sens, nous pourrons les ranger dans l'ordre suivant, en allant de la plus simple à la plus compliquée.

a) Pour quelques-uns, *Renan*, *Hirzel*, *Umbreit*, la solution serait toute négative. L'auteur n'aurait d'autre but que de battre en brèche la théorie mosaïque des rétributions temporelles. Pour cela il fait voir un juste qui souffre, il rappelle que le cas n'est pas rare et montre combien les applications que les amis de Job font de la loi mosaïque sont fausses et révoltantes. Nous verrons plus tard en quelle mesure il s'agit des rétributions temporelles; en tout cas, cette solution est trop étroite. Que fait-elle du prologue? Pourquoi l'accusation de Satan? Que signifie le discours d'Elihu ; ne propose-t-il aucune réponse positive? Et le discours de Jéhovah, n'a-t-il d'autre but que de nier la valeur des principes mosaïques? Enfin, comment expliquer l'épilogue qui revient à la thèse combattue? Cette opinion, en

[1] Traduction de M. Reuss :

Mais je sais que mon défenseur vit,
Et qu'à la fin il se lèvera sur ma poussière :
Dépouillé de ma peau qui tombe en lambeaux,
Privé de ma chair, — je vois Dieu,
Oui, je le vois, prenant mon parti,
Mes yeux le voient et non en ennemi.....
Mon cœur se consume de désir dans mon sein.

Philosophie religieuse et morale des Hébreux, pag. 76.

somme, se justifie quand on ne veut voir que ce qu'on pourrait appeler le corps de l'ouvrage, c'est-à-dire les discours de Job et de ses amis, le morceau le plus important par son étendue; elle cloche dès qu'on jette un regard sur l'ensemble. D'ailleurs, comprendrait-on un auteur hébreu abordant ce grave problème, prouvant que la réponse donnée par la loi de Moïse est fausse, et en demeurant là? Passe pour des critiques du XIXe siècle, de se contenter de négations, mais n'est-ce pas un singulier anachronisme que de prêter à un philosophe juif des goûts tout modernes et si peu conformes aux besoins de l'esprit humain?

Aussi, à cet élément négatif, les autres commentateurs en ajoutent un positif sur lequel les opinions varient encore.

b) Selon *Hengstenberg*, *Schœrer*, *Augusti*, le poète hébreu a voulu nous tracer le tableau d'un juste souffrant avec une patience inébranlable, telle que pouvait la produire l'économie mosaïque, et cela par opposition à ce qu'on aurait pu trouver dans le paganisme contemporain. — On objecte que l'exemple de Job est pris dans l'économie patriarcale et non dans l'économie mosaïque, que si Job finit par la patience, il y arrive par le chemin du doute, des combats et des faiblesses, et que, par conséquent, le tableau est moins idéal et moins à l'honneur des institutions hébraïques que les critiques ne le prétendent.

c) Ici nous rencontrons la théorie soutenue par *Stuhlmann*, *Bertholdt*, *Eichhorn*, *von Cœlln*, *Knobel*, *Vatke*, *de Wette*, *Steudel* (représentant les opinions de Œhler), *Hupfeld*, *M. Reuss*. Ces messieurs retranchent de la précédente opinion les éléments de comparaison et insistent sur le côté philosophique et religieux du poème. Le poète hébreu, frappé du désaccord qui règne entre le principe des rétributions temporelles et ses applications aux individus, pose en principe que l'homme ne peut comprendre les pensées divines et que son devoir est de se soumettre sans murmurer, dans le sentiment de sa propre petitesse et de la sagesse de Dieu.

Il prend donc ou imagine un homme réputé pour sa piété, il fait fondre sur lui les plus grands malheurs, et le montre se débattant contre les principes courants des rétributions temporelles, pour arriver, à travers les soubresauts de la douleur et

par la contemplation de la puissance divine, à la résignation complète.

C'est l'explication ordinaire, traditionnelle, du livre de Job. Néanmoins, et malgré le respect que nous inspirent les noms de ses partisans, nous ne pouvons nous y ranger.

Cette explication qui paraît si simple et si nette n'a pourtant pas satisfait tous les critiques, nous allons le voir tout à l'heure, et pour de bonnes raisons.

On peut se demander d'abord si elle justifie le prologue. Pourquoi l'accusation de Satan lancée contre Job ? Cette scène céleste est pure décoration poétique. Puis, si elle justifie suffisamment l'épilogue. L'auteur prêche la résignation. Pourquoi ne nous montre-t-il pas cette résignation se prolongeant, toujours durable et pure, sous un malheur également prolongé ? Pourquoi, dès que Job a prononcé une parole de soumission, recouvre-t-il au double les biens perdus ? Le poète n'ébranle-t-il pas quelque peu sa morale ? La beauté de la résignation n'y perd-elle rien ? M. Reuss le sent si bien qu'il en appelle à la « justice poétique » pour expliquer la fin du poème. En tout cas, il reste là quelque chose de discutable.

Et voici qui est beaucoup plus grave : au chap. XLII, quand Job s'est repenti, l'Eternel dit à Eliphas : *Je suis irrité contre toi et contre tes deux amis, de ce que vous n'avez pas parlé de moi selon la vérité, comme mon serviteur Job... ce n'est que par égard pour lui que je ne tiendrai pas compte de votre folie; car vous n'avez pas parlé de moi selon la vérité comme l'a fait mon serviteur Job...* (Traduction Reuss.) Pourquoi l'Eternel s'irrite-t-il contre les amis de Job ? Où est leur folie ? Quand ont-ils parlé de Dieu sans vérité ? Ils ont sans cesse proclamé sa justice. Ils ont appliqué les règles de la morale courante. Ils ont besoin de lumière, mais ne méritent aucun châtiment. D'ailleurs en quoi leur manière de parler diffère-t-elle de celle de Job ? Si quelqu'un a murmuré, c'est lui et non pas eux. Les reproches de l'Eternel ne s'expliquent pas avec cette théorie. — Mais surtout ce qui en fait la faiblesse, c'est la manière dont on la fait sortir du texte. Il faut, pour la concevoir, ne considérer que le prologue, les discours de Job et de ses amis, les discours de l'E-

ternel et l'épilogue. Et le reste ? On le regarde comme adjonction postérieure. Les discours d'Elihu seraient l'œuvre d'un auteur qui a voulu compléter le poème. Peu satisfait de la réponse que son devancier avait donnée à la question de la souffrance du juste, il a voulu montrer que la souffrance est souvent pour l'homme une épreuve qui doit le conduire à des expériences salutaires. Du reste, les raisons exégétiques manquent pour appuyer cette explication. Que le style d'Elihu soit au-dessous de celui de Jéhovah, rien d'étonnant ; cela se justifie parfaitement. Par contre, on avoue que cet interpolateur a été maladroit. Il faudrait dire très maladroit : singulière idée, en effet, que de venir greffer cette explication de la souffrance sur une autre et, pour un poète qui a senti les beautés des discours de Jéhovah, que de venir les imiter faiblement et placer son pastiche côte à côte avec l'original.

On peut aller très loin avec ce procédé. M. Vernes en donne l'exemple et la preuve. (*Encyclop. des sc. relig.*, Lichtenberger, tom. VII, art. Job.) Tout ce qui ne cadre pas avec le sens du noyau du poème supposé primitif, du chap. III à XXXI, est considéré comme interpolé. C'est le cas du passage sur le « rédempteur », XIX, 25-29 ; de XXVII, 7-23 ; du chap. XXVIII sur la « sagesse », des discours d'Elihu, de XL et XLI dans les discours de Jéhovah, qui eux-mêmes sont quelque peu sujets à caution, de la colère de l'Eternel, XLII, 7-17. Le poème s'émiette ainsi, il se réduit à une foule de retouches faites sur un apologue composé des chap. I, II, c'est-à-dire du prologue, et de l'épilogue, XLII, 7-17, apologue que, du reste, nous n'avons pas tout entier. A quelque distance qu'on aille, le procédé est mauvais, et une interprétation qui ne brisera pas le texte, qui l'embrassera tout entier, sera, au moins en cela, supérieure à celle qui nécessite ces dislocations.

On en a donc cherché une nouvelle et l'on en a trouvé deux.

La première soutenue par MM. *Zœckler* et *Hahn* (Bibelwerk, Lange) et M. *Sandoz*, la deuxième par M. *Godet*.

d) L'intention de l'auteur, du philosophe hébreu serait, d'après la première, de montrer que parmi les souffrances il en est qui ne rentrent pas dans la catégorie des châtiments, mais dans celle

des *épreuves*. Elles servent au développement de la foi et de la justice, ce sont des moyens de purification. — Il est parfaitement vrai que cette pensée est renfermée dans le poème. Elle ressort directement des discours d'Elihu. Mais faire de cette idée l'idée mère du livre, c'est adopter un point de vue restreint et qui laisse en dehors une grande partie de l'ouvrage. Avec cette théorie, que signifient le prologue et l'accusation catégorique lancée par Satan contre la piété de Job ? Ornements inutiles. Que faire des discours de Job et de ses amis? Ils serviraient, dit-on, à prouver la thèse en contredisant les opinions courantes et absolues sur la souffrance punition. Est-il sûr qu'ils les contredisent? Et quand ils les contrediraient, il serait singulier, bien que cela ne soit pas impossible, de voir vingt-neuf chapitres consacrés à la preuve indirecte et six à la preuve directe.

A quoi servent les discours de Jéhovah? Pourquoi leur ton? Pourquoi cette sévérité envers Job? Pourquoi ce tableau de la grandeur divine? Hors-d'œuvres poétiques? Dira-t-on qu'ils concourent indirectement à prouver la thèse de l'efficacité de l'épreuve? Qu'en effet nous voyons Job, après ces discours, résigné, confiant. Nous remarquerons que si la foi de Job est forte à ce moment, ce n'est pas tant à cause de la souffrance qu'à cause de la rencontre qu'il vient de faire de Jéhovah. Il vient de contempler sa grandeur, sa sagesse, sa puissance, il se résigne. Qu'on nous dise que la souffrance conduit au recueillement, le recueillement à l'adoration et l'adoration à la patience, soit; mais ce n'est pas la thèse de tout à l'heure, et, voulût-on la substituer à l'autre, on ne peut pas établir que telle ait été la pensée de l'auteur hébreu. L'apparition de l'Eternel ne peut être assimilée à la rencontre de Dieu et au tête-à-tête du recueillement.

Enfin pourquoi l'épilogue? Tout est fait, tout est dit après le discours d'Elihu, mettons après celui de Jéhovah. Voilà Job résigné; le pas à faire est accompli; l'épreuve a porté son fruit. Que vient faire cette récompense qui rétablit le patriarche dans un état supérieur au premier?

Cette hypothèse a le tort de n'embrasser qu'une partie du

livre et de n'en pas justifier les détails. Aussi n'a-t-elle pas satisfait M. *Godet* qui, en y ajoutant un élément nouveau, l'a complètement transformée.

e) Il est des souffrances qui n'appartiennent ni à la catégorie des châtiments, ni à celle des épreuves, il en est que Dieu inflige à l'homme en vue de Dieu lui-même, et pour son propre honneur. « Il est alors donné à l'homme de jouer un noble rôle dans l'univers, celui de venger l'honneur de son Créateur outragé et de faire éclater sa gloire jusque dans les sphères supérieures à celle de l'humanité. » C'est la souffrance témoignage, hommage de l'homme à Dieu.

Voilà, pense M. Godet, ce que le philosophe hébreu veut établir par l'exemple de Job, montrant ainsi la conciliation entre la sagesse divine et ce fait étonnant d'un juste malheureux.

Le poème décrit deux scènes, une céleste, l'autre terrestre, celle-ci n'étant que la conséquence de la première.

Satan, en critiquant dans le conseil des enfants de Dieu la piété de Job, en la représentant comme intéressée, a lancé contre Dieu lui-même une très grave accusation. Il a attaqué son honneur, qui consiste à être aimé pour lui-même. Dieu, sans protester du reste directement, accepte immédiatement cette sorte de défi et livre Job à Satan, persuadé que l'expérience tournera à la confusion de l'accusateur. Ici s'arrête brusquement la scène céleste et commence celle de ce monde. Job, le juste, est frappé par la maladie et le deuil. Il ne renie pourtant pas l'Eternel. Trois amis viennent le voir et la conversation s'engage sur la cause de la souffrance. Les amis soutiennent fort rudement la théorie des rétributions temporelles ; Job la repousse; il se révolte contre elle et en même temps contre l'ignorance où il est du but de la douleur; il s'attend à recevoir de Dieu une révélation sur ce sujet. Elihu répond en montrant dans l'épreuve un moyen de purification et en appelant Job à la soumission inconditionnelle en face des questions insolubles. L'Eternel confirme cette conclusion. Job l'accepte et, champion fidèle, il reçoit de Dieu la récompense de sa fermeté. Dieu le rétablit dans son bien-être d'autrefois et fait

surabonder sur lui les marques de son amour, comme pour le dédommager des angoisses qu'il a subies, afin de manifester la gloire de Dieu dans les enfers et dans les cieux.

M. Godet part de là pour montrer la valeur prophétique du poème : la souffrance de Job est la préfiguration de celle du Juste par excellence; et en même temps, il fait ressortir la profondeur et l'éclat de sa pensée fondamentale : « Où trouver une plus haute conception, une plus sainte sagesse? Notre siècle lui-même eût-il mieux fait? »

Je n'hésite pas à reconnaître aussi la beauté de cette hypothèse, surtout quand elle est exposée par M. Godet avec cette couleur poétique et édifiante qui donne à ses écrits un si brillant et si bienfaisant éclat. Elle fait du livre de Job une œuvre sublime, le plus beau fleuron de la couronne de l'Ancien Testament. Au premier moment on est comme ébloui, et l'on a quelque peine à redescendre de ces hauteurs sur la route poudreuse de la critique. Il le faut pourtant.

Eh bien, d'en bas, c'est-à-dire du point de vue de l'étude désintéressée, cette hypothèse paraît décidément trop belle. Avec elle, nous ne sommes plus dans l'Ancien Testament, nous sommes dans le Nouveau. Il se trouverait que le siècle de Salomon et celui des apôtres ont eu la même conception de la souffrance humaine. Job, Jean et Paul sont d'accord. Le disciple de Jésus-Christ n'en sait pas plus sur ce point fondamental que le juif de l'ancienne alliance. Est-ce possible? Et, sans aller plus loin, ne peut-on pas conclure qu'il y a erreur?

Si du moins cette idée se retrouvait ailleurs dans l'Ancien Testament! Mais nous ne voyons nulle part un juste frappé par Dieu, afin qu'il rende témoignage de sa fidélité absolue, et qu'il glorifie l'Eternel devant les esprits supérieurs. M. Godet n'avance qu'un parallèle : le Ps. VIII.

De la bouche des petits enfants
  Et de ceux qui sont à la mamelle
Tu as fondé ta force à cause de tes *adversaires*,
  Et pour *faire taire l'ennemi et le vindicatif*.

« L'ennemi et le vindicatif, » ce serait Satan. Est-ce sûr? Rien ne le prouve. En tout cas l'analogie est bien lointaine, si toute-

fois elle existe, si l'on peut comparer le témoignage rendu par l'enfant au témoignage rendu par l'homme qui souffre. On ne trouve rien de comparable dans les autres psaumes. Tout au plus pourrait-on rappeler ici le chap. LIII d'Esaïe, et encore il faut reconnaître que la différence des points de vue est très considérable. Dans Job le juste est affligé directement par Dieu et pour servir de témoin devant les esprits supérieurs, dans Esaïe il est persécuté par les hommes et c'est devant eux qu'il manifeste sa fidélité. Il faut conclure, en somme, que Job, compris comme le fait M. Godet, serait un ἅπαξ dans l'Ancien Testament et un ἅπαξ bien extraordinaire.

Mais il y a plus, et, outre ces observations, qui constituent des présomptions défavorables, voici cinq raisons qui ne nous permettent pas d'accepter ce point de vue.

1° *Le seul passage sur lequel M. Godet croit pouvoir le fonder ne le justifie pas, au contraire.* M. Godet part du prologue. C'est là, dit-il, c'est dans cette scène préparatoire, cette sorte d'exorde du livre entier, qu'on trouvera la question à débattre. Citons donc la partie du prologue qui peut nous renseigner sur ce point :

Or les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Eternel et Satan vint aussi au milieu d'eux. L'Eternel dit à Satan : D'où viens-tu ? Et Satan répondit à l'Eternel : De parcourir la terre et de m'y promener. L'Eternel dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal. Et Satan répondit à l'Eternel : Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu? Ne l'as-tu pas protégé, lui, sa maison, et tout ce qui est à lui ? Tu as béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux couvrent le pays. Mais étends ta main, touche à ce qui lui appartient, et je suis sûr qu'il te maudit en face. L'Eternel dit à Satan : Voici, tout ce qui lui appartient, je te le livre, seulement ne porte pas la main sur lui...

Job résiste aux épreuves.

...En tout cela Job ne pécha point et n'attribua rien d'injuste à Dieu. Or, les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Eternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux se présenter devant l'Eternel. L'Eternel dit à Satan : D'où viens-tu ? Satan répondit : De parcourir la terre et de m'y promener. L'Eternel dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur Job? Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre

et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal. Il demeure ferme dans son intégrité, et tu m'excites à le perdre sans motif. Et Satan répondit à l'Eternel : Peau pour peau ! tout ce que possède un homme, il le donne pour sa vie. Mais étends ta main, touche à ses os et à sa chair, et je suis sûr qu'il te maudira en face. L'Eternel dit à Satan : Voici, je te le livre : seulement, épargne sa vie.

Il s'agit ici d'une accusation lancée contre la piété si remarquable en apparence de Job, c'est le fait qui ressort à la première lecture. Satan a surpris ou croit avoir surpris dans la fidélité du patriarche autre chose qu'un dévouement désintéressé. M. Godet va plus loin. Pour lui, il s'agit moins de Job que de Dieu lui-même. C'est à l'Eternel que Satan en veut ; *c'est lui qu'il attaque en parlant de Job. C'est un défi qu'il lui* porte. — Eh bien, cette interprétation déborde évidemment le texte, elle dépasse le sens des mots. Le passage pris à la lettre ne la justifie pas. — Un défi ne s'accepte pas ordinairement sans quelque hésitation, au moins sans quelque discussion préalable. Si l'auteur avait songé à en voir un dans les paroles de Satan, il ne leur eût pas ménagé de la part de l'Eternel une réponse aussi immédiate et je dirais presque aussi courtoise : « Voici tout ce qui lui appartient, je te le livre. Seulement, ne porte pas la main sur lui. » Vraiment on ne saurait être plus chevaleresque... et plus loin du Dieu de l'Ancien Testament.

En effet, qu'on y songe un instant. Ce Satan tel que nous le montre M. Godet et bel est bien l'esprit du mal, l'adversaire de Dieu, son ennemi déclaré. Sans doute, nous ne sommes pas dans le dualisme persan, puisque cet être mauvais demeure encore sous la dépendance de Dieu, mais nous avons bien affaire au prince des ténèbres, qui se réjouit des défaites de la piété et met son bonheur à ternir la gloire de Dieu. Eh bien, c'est ce personnage, que l'auteur hébreu ferait figurer parmi les fils de Dieu, dans l'assemblée céleste, c'est lui qui s'approcherait du Dieu de sainteté, qui lui adresserait la parole, bien plus, qui le défierait, et c'est devant lui que l'Eternel défendrait son honneur ! M. Godet nous dit que Dieu ne songe pas un instant à justifier sa sagesse devant Job et ses amis, c'est-à-dire devant ses enfants, et il condescendrait à discuter avec l'esprit du mal ! Et, qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas ici

d'une figure de rhétorique, d'une image poétique; c'est une réalité : l'homme de Dieu est attaqué par Satan et Dieu se défend. Cette idée entra-t-elle jamais dans un cerveau hébreu? N'eût-elle pas passé pour un blasphème, et le livre qui l'eût exprimée aurait-il jamais figuré à côté des Psaumes, de la loi de Moïse et des discours des prophètes? — Nous pensons donc que le prologue, pas plus dans ses termes que dans son esprit, ne justifie l'idée de M. Godet. Or, comme elle repose uniquement sur le prologue, qu'il n'est dans le reste du livre pas un discours, pas un passage qui l'appuie, nous la considérons comme étant sans fondements critiques.

2° *Peut-on dire que, dans cette joute entre Satan et Dieu, celui-ci ait réellement l'avantage, et que son honneur sorte sain et sauf de la lutte?* — Je ne le crois pas; l'épreuve est peu décisive en somme. Job est un faible champion. Ce n'est pas seulement contre l'incompréhensibilité des décrets divins qu'il se répand en paroles amères, c'est bel et bien contre la souffrance elle-même, et depuis son premier mot : « Périsse le jour... » jusqu'au dernier, il ne manque pas de paroles de révolte et de découragement. La victoire n'est guère assurée et Satan peut bien concevoir quelque espérance. Il faut même que Dieu intervienne en personne, et ce n'est qu'à cette intervention qu'il doit le triomphe. — D'ailleurs, à quoi se réduit ce triomphe même? Après le premier discours de Jéhovah, Job s'est écrié :

> Voici je suis trop peu de chose, que te répliquerais-je ?
> Je mets la main sur la bouche;

et après le second :

> Je reconnais que tu peux tout.
> J'ai parlé sans les comprendre
> De merveilles qui me dépassent et que je ne conçois pas.
> Mon oreille avait entendu parler de toi,
> Mais maintenant mon œil t'a vu.
> C'est pourquoi je me rétracte [1] et je me repens
> Sur la poussière et sur la cendre.

C'est-à-dire que Job reconnaît la sagesse insondable de l'Eternel et, sans comprendre le but de l'épreuve, se jette dans

[1] M. Godet : « je me rétracte. » M. Segond : « je me condamne. »

ses bras; c'est du moins ainsi que l'interprète M. Godet. Mais où est cet amour qui « lui fait embrasser sa croix avec tout ce qu'elle a de mystérieux? » La résignation de Job, si résignation il y a (ce qui n'est pas prouvé), est bien calme et ressemble bien peu à ces élans que M. Godet lui suppose.

En tout cas, cette victoire est chèrement acquise : trente chapitres de luttes et de murmures, pour quelques versets d'une résignation discutable, c'est peu concluant. Satan a lieu d'être satisfait, et certes Job ne mérite pas les biens par lesquels l'Eternel va reconnaître son « admirable » fidélité.

3° Ceci nous conduit à une troisième observation :

Au fait, les neuf dixièmes du livre sont inutiles, leur présence ne s'explique pas. — Quand, après un premier défi, l'Eternel a livré Job à Satan et que Job est demeuré pieux ; quand plus tard une seconde épreuve a donné le même résultat; quand, au conseil de sa femme, Job a répondu : « Nous recevons de Dieu les biens, pourquoi ne recevrions-nous pas aussi les maux, » tout est dit, la preuve est faite, Dieu est justifié et Satan confondu. Pourquoi alors cette longue discussion entre Job et ses amis, pourquoi ces discours d'Elihu et de l'Eternel, et pourquoi cette épreuve nouvelle, ou plutôt cette queue de la dernière épreuve, qui ne tourne qu'à demi au triomphe de la sainte cause? Tout cela est inutile, embarrassant et dangereux même.

M. Godet sent bien qu'il y a là un vice dans sa théorie : « Ces discours, dit-il, ont pour but d'écarter les fausses interprétations sur le rôle de la souffrance. » Il reconnaît cependant que l'interprétation d'Elihu est fort bonne, c'est même à elle que Job doit s'en tenir, comme nous allons le voir, il ne peut pas la dépasser; c'est elle que confirme l'Eternel dans son discours : croire, se confier sans comprendre; et il reconnaît également que les trois amis n'ont tort que dans la manière absolue dont ils l'appliquent aux idées mosaïques. Alors que reste-t-il à écarter? Quelques explications fausses d'un principe juste; voilà tout. En quoi donc ces trente-cinq chapitres concourent-ils à établir la thèse proposée? Directement en rien, indirectement en bien peu de chose.

4° *Non seulement en se plaçant à ce point de vue il y a dans le poème des choses de trop, mais il en manque d'essentielles.* — Admettons que l'épilogue soit, comme l'entend M. Godet, l'exposé des bénédictions dont l'Eternel comble son enfant fidèle, et qu'il n'y ait là rien qui rappelle les rétributions temporelles, ce qui manque, c'est une scène faisant pendant à celle du prologue, et dans laquelle Satan, devant les puissances célestes, serait réduit au silence et confondu. Voilà quelle était la conclusion logique, naturelle du poème, si son point de départ était le défi supposé.

5° *Enfin, cette conception fait jouer à Dieu et à Job un rôle singulier.* — Nous avons parlé des relations de Dieu avec Satan, celles qu'il soutient avec Job ne sont pas moins curieuses; elles sont directement contradictoires avec le caractère que M. Godet doit lui prêter. Le Dieu de l'auteur de Job est un Dieu d'amour (voir pag. 276), « le rétablissement de Job ne repose point sur une notion servile de l'œuvre méritoire, mais sur celle du prix que l'amour a pour l'amour. » Eh bien, peut-on le croire ? Ce Dieu d'amour, appelé par son enfant, se présente à lui, et rien dans sa parole ne trahit son sentiment. Les deux discours de Jéhovah sont l'exposition sublime des œuvres de sa sagesse, mais aussi une exposition écrasante par la forme de l'accumulation et des interrogations répétées. La note sévère se soutient d'un bout à l'autre. Ce Père est incompréhensible. Quoi ! Job l'a supplié de dévoiler une nouvelle conception de la souffrance; c'est son ignorance qui le tourmente, il étouffe dans les théories connues, et Jéhovah, son Père, lui parle sans laisser échapper un mot, sans lui révéler la moindre des choses sur la vérité salutaire ! « Souffre, semble-t-il lui dire, j'ai pardevers moi le secret dont la connaissance te soulagerait, mais je ne te le livre pas ; tiens-t'en à la résignation pure et simple. »

Et pourquoi ? M. Godet nous l'explique : « Dieu ne doit pas révéler à Job le but de l'épreuve, ce serait manquer en quelque sorte aux conditions du pari fait entre lui et Satan. » En quoi ? comment ? Job, champion conscient, ne vaudrait-il pas Job défenseur inconscient ? « Il doit triompher par la foi et non par la vue. » Ce n'est pas par la foi qu'il triompherait s'il

savait qu'il rend témoignage à Dieu! En tout cas, singulière conception d'un Dieu d'amour, qui sacrifie à des obligations imaginaires envers le prince du mal l'affection qu'il porte à ses enfants et les consolations qu'ils attendent de lui!

Et à Job, quelle position lui est-il faite? La plus étrange possible. Le problème de la souffrance le tourmente, il le discute avec ses amis, avec Elihu et avec l'Eternel; vous pensez qu'il va toucher à la vérité, qu'il va comprendre. Nullement. La leçon n'est pas pour lui, elle passe par-dessus sa tête, elle n'est que pour le lecteur. Il ne connaît rien de cette conception sublime et des rapports spirituels qu'elle établit entre l'homme et Dieu. Il en est encore à l'idée juive de la foi inconditionnelle, et, quand il recevra à nouveau ses biens perdus, comme il ne sait pas, lui, que cette restauration est la compensation aux souffrances subies pour l'honneur de Dieu, il risque bien d'y voir simplement la confirmation des théories mosaïques des rétributions temporelles et de faire, poussé par Dieu et par son ignorance, un pas sensible en arrière.

Nous nous heurtons donc à des contradictions. Le critique, emporté par son imagination aussi riche qu'élevée, a perdu de vue les humbles détails, les réalités du document à expliquer. Du premier coup d'aile il est monté trop haut pour les voir, il n'a plus distingué les frontières des deux alliances et il nous a donné une fort belle théorie de la souffrance, mais pas l'idée mère du livre de Job.

II

Comment s'orienter pour trouver le véritable sujet de ce livre? Dans quel domaine peut-on le chercher avec espérance de le découvrir?

Est-ce bien le problème de la souffrance du juste qui préoccupe l'auteur hébreu? Avons-nous bien un ouvrage de théodicée? S'agit-il réellement de justifier la sagesse et la justice divines? Faut-il chercher sur ce terrain-là? Nous ne le pensons pas.

1° *Il faut convenir que si telle avait été sa pensée, l'auteur aurait singulièrement mal exposé et soutenu sa thèse* pour que,

aujourd'hui, sans parti pris, il soit possible d'interpréter son livre de cent manières différentes et d'y découvrir depuis le scepticisme jusqu'à la foi la plus franche, depuis la résignation du fatalisme jusqu'à celle de l'amour.

Quelle confusion! Pour la justifier, alléguerait-on le genre de la poésie hébraïque, et l'exemple du Cantique des cantiques et de l'Ecclésiaste? — Nous reconnaîtrons volontiers qu'il ne faut pas demander à un poète oriental, même alors qu'il fait le philosophe, la netteté du discours d'un académicien, mais au moins on peut attendre de lui que s'il a une idée une, précise et d'une haute importance, il la fera ressortir assez clairement au milieu des ornements, des répétitions et des amplifications oratoires, pour qu'on ne puisse s'y méprendre. Nous ferons remarquer que la différence est grande entre le Cantique et Job : le premier est essentiellement poétique, le second essentiellement philosophique; on a le droit de demander à celui-ci ce qu'on ne peut espérer de celui-là. Nous sommes en face d'un penseur profond et d'un écrivain supérieur, qui manie avec une égale et rare habileté les idées et la langue, et ce génie si bien doué ne parvient pas à exprimer clairement sa pensée! Les faits étant là, le talent, la puissance de raisonnement et de parole, le génie de l'auteur étant manifestes, faut-il conclure en dépit d'eux qu'il n'a pas su se faire entendre, ou admettre que les commentateurs ont cherché sa pensée où elle n'était pas?

2° Une autre observation confirme ce sentiment. *Si l'auteur a réellement abordé la question de la souffrance, c'était évidemment par opposition aux idées régnantes sur ce sujet, pour combattre et pour remplacer par une meilleure la théorie erronée des rétributions temporelles. Or, est-il bien prouvé que l'auteur la combatte, cette théorie?* Cette question est un peu le cauchemar des commentateurs. Il est fort instructif de voir comment ils s'en tirent. On admet généralement que l'auteur est franchement opposé aux principes mosaïques dans les discours de Job et de ses amis. Là il se déclare l'adversaire convaincu des rétributions temporelles. « Non, dit-il bien haut, la justice et le bonheur ne marchent pas toujours ensemble. »

Au contraire, voici l'épilogue, qui nous montre Job fidèle recouvrant au centuple ses biens perdus et jouissant d'une prospérité auprès de laquelle son état passé n'était rien. Comment sortir de la contradiction? — M. Godet le fait en soutenant que l'épilogue n'est pas conçu au point de vue des rétributions temporelles; M. Renan, en admettant que l'auteur soutient à la fin ce qu'il a combattu au commencement, donnant ainsi la mesure de son scepticisme. D'autres tranchent le nœud gordien en niant l'authenticité de l'épilogue ; les derniers, enfin, mécontents de ces solutions et n'en trouvant pas d'autre, gardent le silence. — Or, se taire n'est pas conclure, repousser l'authenticité de ce morceau est un moyen désespéré, soutenir, comme le fait M. Renan, le scepticisme de l'auteur, c'est soutenir son inintelligence, et ne pas vouloir reconnaître dans l'épilogue le principe des rétributions temporelles, c'est, me semble-t-il du moins, nier l'évidence. On a beau faire remarquer que l'énumération de ces biens a quelque chose de fantastique, qui doit faire comprendre qu'il n'y a pas une proportion exacte entre l'œuvre et la récompense, que le texte porte : Dieu « *bénit* » Job, et non « *récompensa* » Job. Ce qui ressort de là clairement et nettement pour tout lecteur juif ou chrétien, c'est que la sainteté trouve sa récompense dans la prospérité, que Dieu bénit tôt ou tard son serviteur fidèle, que la piété et le bonheur sont en principe indissolublement unis.

L'auteur ne combat donc pas la théorie des rétributions temporelles, et conséquemment il ne traite pas le problème de la souffrance.

3. Allons plus loin. *Si le livre de Job traite de la souffrance du juste, et montre comment ce fait est compatible avec la justice divine, c'est un ouvrage de théologie pure, une étude de métaphysique au premier chef.* Eh bien, ce genre de conception est-il ordinaire chez les Hébreux ? trouve-t-on dans l'Ancien Testament d'autres livres de métaphysique? Quelques fragments oui, mais des livres entiers, non pas. Qu'est-ce qui frappe l'écrivain hébreu quand il sort du domaine de l'histoire ou de celui de l'adoration ? Quel est son grand intérêt et sa grande préoccupation ? La vie religieuse, la piété. S'il s'élève jusqu'à

Dieu et examine l'œuvre de la Providence particulière, c'est toujours pour suivre du regard cette sagesse qui ramène le pécheur à l'observation de l'alliance. Que de psaumes sont là pour appuyer cette remarque. Il semble qu'il n'y ait pas dans son esprit de place pour les considérations métaphysiques, il ne spécule pas sur Dieu. Ce qu'il voit, c'est le rapport entre Dieu et l'homme, rapport qui de Dieu à l'homme se nomme : appel, bénédiction et châtiment, qui, de l'homme à Dieu, s'appelle : piété. Aussi, s'il aborde quelquefois les grandes questions du gouvernement de Dieu sur le monde, c'est toujours à ce point de vue. Il les conçoit non pour elles-mêmes, mais pour leur résultat pratique, non en philosophe, mais en homme croyant et religieux, non pour servir la spéculation, mais pour servir la piété.

Nous pensons donc qu'il faut complètement abandonner cette voie philosophique et isolée, et nous placer sur le terrain pratique commun au recueil tout entier.

Transportons-nous à quelqu'une de ces époques privilégiées où il fut possible à la piété mosaïque de s'épanouir momentanément, époque de vie religieuse, de paix, de bien-être, et, nous plaçant dans ce milieu spécial, cherchons à nous représenter la figure et le caractère de quelqu'un des chefs de la nation.

Il serait assurément difficile de peindre cet homme mieux que ne le fait l'auteur de Job, mieux que Job ne se peint lui-même en parlant de son passé, au chap. XXIX...

Oh! que ne puis-je être comme aux mois du passé,
  Comme aux jours où Dieu me gardait,
Quand sa lampe brillait sur ma tête,
  Et que sa lumière me guidait dans les ténèbres!
Que ne suis-je comme aux jours de ma vigueur,
  Où Dieu veillait en ami sur ma tente,
Quand le Tout-Puissant était encore avec moi,
  Et que mes enfants m'entouraient;
Quand mes pieds se baignaient dans la crème,
  Et que le rocher répandait près de moi des ruisseaux d'huile!
Si je sortais pour aller à la porte de la ville,
  Et si je me faisais préparer un siège dans la place,
Les jeunes gens se retiraient à mon approche,
  Les vieillards se levaient et se tenaient debout.

Les princes arrêtaient leurs discours,
  Et mettaient la main sur leur bouche ;
La voix des chefs se taisait,
  Et leur langue s'attachait à leur palais.
L'oreille qui m'entendait me disait heureux,
  L'œil qui me voyait me rendait témoignage;
Car je sauvais le pauvre qui implorait du secours,
  Et l'orphelin qui manquait d'appui.
La bénédiction du malheureux venait sur moi ;
  Je remplissais de joie le cœur de la veuve.
Je me revêtais de la justice et je lui servais de vêtement;
  J'avais ma droiture pour manteau et pour turban.
J'étais l'œil de l'aveugle,
  Et le pied du boiteux.
J'étais le père des misérables,
  J'examinais la cause de l'inconnu;
Je brisais la mâchoire de l'injuste,
  Et j'arrachais de ses dents la proie.
Alors je disais : Je mourrai dans mon nid,
  Mes jours seront abondants comme le sable;
L'eau pénétrera dans mes racines,
  La rosée passera la nuit sur mes branches ;
Ma gloire reverdira sans cesse,
  Et mon arc rajeunira dans ma main.
On m'écoutait et l'on restait dans l'attente,
  On gardait le silence devant mes conseils.
Après mes discours, nul ne répliquait,
  Et ma parole était pour tous une bienfaisante rosée;
Ils comptaient sur moi comme sur la pluie,
  Ils ouvraient la bouche comme pour une pluie de printemps.
Je leur souriais quand ils perdaient courage,
  Et l'on ne pouvait chasser la sérénité de mon front.
J'aimais à aller vers eux, et je m'asseyais à leur tête;
  J'étais comme un roi au milieu d'une troupe,
Comme un consolateur auprès des affligés.

Quelle position privilégiée! Quelle influence! Quelle autorité! On ne saurait être entouré d'une plus grande estime, de plus de considération. C'est une sorte de petit prince qui passe devant nous avec solennité et marche au milieu des honneurs.

Il n'est pas besoin d'être un profond moraliste pour sentir le danger d'une pareille position. Il est grandement à craindre

qu'un homme ainsi placé ne se prenne à aimer ces honneurs, et à les aimer pour eux-mêmes, qu'il ne leur donne son cœur et n'en jouisse plus qu'il ne conviendrait. Cela est d'autant plus facile qu'il les sent ou les croit parfaitement mérités, et qu'il les reçoit comme une naturelle récompense de sa justice sans tache. Or s'il en est ainsi, que devient sa piété ? Il sert encore l'Eternel, sans doute, mais le sert-il pour Lui-même ? On n'ose l'affirmer. Il se mêle au sentiment d'adoration qui le porte aux bonnes œuvres un sentiment d'avantages personnels. Il aime encore la piété, mais les honneurs qu'elle procure sont pour beaucoup dans cet amour ; en somme, sa piété n'est plus désintéressée.

A ce vice, s'en ajoute un autre. L'orgueil, source première de cette erreur, ne manque pas de tirer parti de son œuvre. A mesure que le vrai dévouement à l'Eternel diminue chez l'homme, à mesure aussi augmente le faux sentiment de son importance. Il se croit grand devant Dieu, comme devant les hommes, il pense jouer un rôle indispensable à son règne, il croit à sa propre sagesse et à sa propre puissance, il s'étonne de ne pas recevoir d'en haut les mêmes marques de satisfaction qu'il reçoit d'en bas, et il discute avec Dieu sur ses dispensations.

Cet état peut fort bien exister et il existe souvent chez l'homme sans qu'il s'en rende compte ou sans qu'il le trouve condamnable. C'est le propre de l'orgueil que de ne pas se reconnaître, et puis, comment se croire coupable dans la pratique des vertus et au milieu de l'estime générale ?

C'est là une maladie religieuse bien caractérisée. Elle porte des noms divers et revêt diverses formes ; elle a ses degrés. Une fois qu'on a rompu leur juste équilibre, on peut combiner de bien des manières ces deux éléments de la vie religieuse : la gloire de Dieu et la jouissance de l'homme. D'abord on les met sur le même rang, l'homme associe dans sa recherche la joie du service de Dieu et la joie de la réputation, de l'honneur. Celle-ci prend peu à peu le dessus. Le prix des biens de ce monde dépasse et éclipse insensiblement celui des biens célestes. On a des retours, on ne méprise pas la piété, on l'aime

encore par habitude, on ne voudrait pas faire purement et simplement de la religion un moyen de réussir et tomber dans une grossière hypocrisie, mais on en est près, on en approche. Encore un pas, encore un peu de lâcheté morale, de sensualité, de vanité, d'ambition et l'on y arrivera par une pente facile. On a commencé par associer les intérêts de ses passions aux intérêts de Dieu, on finit par mettre les intérêts de Dieu au-dessous et au service des siens. Dès que l'homme ne cherche plus Dieu pour lui-même, il tend à en faire son serviteur.

Cette maladie, qui va de la vanité religieuse à l'hypocrisie, ce pharisaïsme léger ou grossier, dilué ou concentré, n'est pas le propre d'une religion. Il se retrouve chez toutes ; c'est une des infirmités du sentiment religieux. Le christanisme lui-même en fournit de nombreux exemples. Il a ses Tartufes pour qui la religion est le chemin de la fortune, ses archevêques de Grenade tout heureux, en sauvant leurs ouailles, de se faire la réputation de parfaits orateurs, et l'infinité de ses adhérents pieux, vraiment pieux, et de ses philanthropes vraiment charitables, qui ne dédaignent point l'auréole que font resplendir sur leur front leur piété et leurs bonnes œuvres.

Mais de tous les terrains propices pour le développement de cette plante, un des premiers était assurément celui de la loi mosaïque. On sait ce qu'elle produisit au temps de Jésus-Christ, et il ne faut pas oublier que dans ce phénomène l'apparence seule était nouvelle, le nom seul de « pharisien » était une innovation, l'esprit, la tendance, le fait qu'il recouvrait était ancien. C'est à toutes les époques de l'économie mosaïque qu'il a dû se produire, et particulièrement aux époques de la vie religieuse. Qu'il était facile, en effet, sous le régime d'une religion légaliste, et lorsque la piété était en honneur, de confondre dans son estime la cause et l'effet, d'aimer autant le profit de la religion que la religion même, et d'être pieux d'une piété intéressée !

Eh bien, voilà l'objectif du livre de Job, c'est contre cette piété fausse que l'auteur proteste, c'est à elle qu'il veut substituer la piété vraie, pure, celle qui aime Dieu pour lui-même,

en raison de sa grandeur et de sa majesté souveraine. Il prendra donc un homme type d'une piété légale mais intéressée, et il montrera comment Dieu le frappe et le conduit à reconnaître son erreur pour rentrer dans la vérité, et met son sceau sur la piété véritable en la comblant de ses bénédictions.

C'est là le fond du poème. Qu'on veuille bien se placer à ce point de vue et lire simplement le livre de Job, on verra que tout rentre dans ce cadre et qu'une foule de passages viennent directement appuyer cette hypothèse.

L'auteur fait connaître d'abord son héros ; il le présente comme un homme juste : *un homme intègre et droit, craignant Dieu et se détournant du mal;* c'est un homme riche, il a une nombreuse famille et de grands troupeaux. Pour bien établir sa piété, il nous le montre offrant pour ses enfants des sacrifices de purification chaque fois qu'avait eu lieu quelque festin de famille.

Mais cette piété n'était pas sans ombre : l'auteur en effet, avec une hardiesse toute hébraïque, nous transporte dans le ciel et nous fait assister à un de ces conseils des esprits supérieurs dans lesquels on s'intéresse à la vie religieuse des hommes. L'Eternel interroge Satan : *As-tu vu mon serviteur Job? personne n'a une piété comparable à la sienne.* Satan ne nie pas qu'elle ne soit grande, mais il en a découvert la faiblesse, et il articule franchement son accusation : *Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu?*

M. Godet a grandement raison quand il dit que c'est au prologue qu'il faut demander la clef du poème ; seulement la clef qu'il faut trouver, c'est celle qui rend le livre nécessaire et non celle qui le rend inutile. La clef, la voilà donc selon nous : Elle est dans cette parole de Satan, entendue de la manière la plus simple. Job sert Dieu, craint Dieu par intérêt, non par un intérêt grossier, mais par l'intérêt raffiné et inconscient d'une piété égoïste. Qu'il perde le profit que lui rapporte sa crainte de Dieu, et son orgueil froissé se révoltera : *Il te maudira en face.* Dieu qui est un Dieu jaloux, qui ne donne pas sa gloire à un autre, Dieu qui veut la piété véritable, autorise Satan à frapper Job. Celui-ci est atteint dans ses biens, ses propriétés et sa

famille, ce qui constituait pour l'Hébreu la fortune. Il demeure ferme, il n'a pas tout perdu ; son honneur est encore intact, ce qui constitue son intérêt essentiel n'a pas été touché. Ce n'est pas pour les biens matériels qu'elle rapporte qu'il aime la piété. — La scène céleste se renouvelle. Même question, même réponse, même autorisation. Cette fois, c'est la santé de Job qui lui est ôtée. Il résiste encore. On peut encore, pense-t-il, pauvre et malade, recevoir les honneurs dûs à la sagesse, à une piété solide. Il n'est pas encore blessé au vif et il ne murmure pas. Il refuse de se plaindre. *En tout cela*, dit le poète, *Job ne pécha point par ses lèvres*. Remarquons en passant cette parole : *par ses lèvres* ; mais dans son cœur, ne péchait-il point ? La suite le fera savoir. — Une nouvelle épreuve lui est réservée ; elle ne vient pas d'en haut, cette fois, mais d'en bas. Celle-ci est la grande : Il a perdu fortune et santé ; il lui faut perdre sa réputation, il doit se voir humilié, méprisé par ses amis et admirateurs. Trois amis viennent le voir. Considérant l'état où il se trouve réduit, et appliquant simplement et grossièrement la théorie des rétributions temporelles, ils concluent à un grand péché ; ils s'asseyent à ses côtés dans un silence qui peut être interprété comme une accusation sommaire. Alors Job n'y tient plus. Cette troisième épreuve le brise; et son cœur éclate : il maudit le jour de sa naissance.

Il est si vrai que cette humiliation est son grand sujet de douleur, que c'est à elle qu'il revient à chaque instant. Voyez le chap. III tout entier, les chap. VI, 14-30 ; VII, 2 ; XII, 12 ; XVI, 9, 11, 20 ; XVII entier ; XIX, 10, 29 ; XXIX et XXX ; c'est à dire, sur dix-sept chapitres, quatre tout entiers et cinq en partie. Plusieurs des discours de Job roulent uniquement ou presque uniquement sur ce sujet et il apparaît ailleurs dans de nombreux passages. Etre abandonné, être méprisé, voilà ce qu'il ne peut accepter ; il mentionne sa souffrance physique, en tant qu'elle dégoûte ses amis et les éloigne ; il ne parle qu'une fois de la mort de ses enfants, et c'est moins l'affection qui l'émeut que l'orgueil paternel. Le point sensible a été touché.

Cependant, au milieu des plaintes de Job et des réponses de ses amis, l'auteur poursuit son but. Il faut que Job apprenne

quelle est sa faute. Et d'abord qu'il est en faute. C'est à quoi va servir sa discussion avec ses trois visiteurs. Job est frappé. En face de ce fait, l'auteur établit deux points : 1° Job est juste légalement ; 2° la justice de Dieu est indéniable, pour conduire à cette supposition vague qu'il y a dans la justice même de Job *un quelque chose* de mauvais, digne de punition ou de correction.

1° Job est juste. Il n'a commis aucun crime, il n'a fait aucune faute dont il ait à rougir. Il le déclare indirectement en repoussant toutes les accusations de ses amis, sous quelques formes qu'elles se produisent, et les insinuations modérées d'Eliphas, qui expose le principe des rétributions temporelles et laisse Job tirer les conséquences, et les applications plus directes qu'en fait Bildad, et les conseils de Tsophar qui engage Job à demander pardon, et les protestations de Bildad se déclarant prêt à subir lui-même le sort des méchants s'il fait erreur en accusant Job, et le réquisitoire d'Eliphas qui appelle les choses par leurs noms, toujours et à tout, Job proteste devant Dieu de son innocence. Sa conscience ne lui reproche rien, il le dit de mille manières, et quand Bildad, revenant une troisième fois à la charge, lui fait observer qu'il est bien difficile d'être absolument fidèle légalement, qu'il a probablement négligé quelque devoir et qu'en cherchant bien il ne peut manquer de le trouver, Job s'écrie: *Jusqu'à mon dernier soupir, je défendrai mon innocence, je suis juste!* (XXVII, 2, 6, 10.) Il allie ainsi à ses déclarations indirectes des affirmations positives, catégoriques. Il en appelle à Dieu. Qu'est-ce donc, demande-t-il, que la sagesse? cette chose si précieuse, si divine? Si elle consiste à fuir le mal, je l'ai pratiquée. Au temps de ma prospérité, j'aurais pu tomber dans nombre de fautes : frustrer le pauvre, jeter des regards de convoitise, etc., l'ai-je fait? non! on ne peut rien me reprocher. (XXVII, 1-6.) Impossible de le convaincre. *Ces trois hommes cessèrent donc de répondre à Job, parce qu'il se regardait comme juste.*

2° D'autre part Dieu est juste et sage. Job le reconnaît comme ses amis. Dieu ne peut pas ne pas être juste. Quand ses amis prétendent lui rappeler cette vérité (XII) : *Je connais sa sagesse*

comme vous, leur répond-il ; *je le sais, je l'ai vu, ce n'est pas vous qui me l'apprenez.* Il y croit si bien, que maintes fois il invoque la justice de Dieu contre l'injustice de ses adversaires.

Job est juste, Dieu est juste, et Job est frappé. Comment concilier ces trois faits ? Les trois amis n'y réussissent pas; ils ne pouvaient du reste pas y réussir. Job essaye de différents moyens : tantôt il rappelle des faits qui ne semblent guère cadrer avec la justice divine, tantôt il reconnaît qu'aucun homme n'est juste devant Dieu, ou bien il se réfugie dans l'avenir (*mon vengeur est vivant...*), mais aucune de ces solutions ne le satisfait. Il y a recours comme un malheureux qui saisit tour à tour et quels qu'ils soient les moyens de salut qu'il rencontre.

Il faut qu'il en vienne, bon gré, mal gré, à conclure qu'il y a en lui quelque chose qui déplaît à Dieu, quelque péché qu'il ne connaît pas. Il le faut bien pour que la justice de Dieu subsiste, et, d'autre part, il ne sait que penser, où trouver ce mal; il se sent juste ! Peut-on imaginer une situation plus dramatique ? La scène qui se passe dans ce cœur laisse derrière elle les drames les plus émouvants du monde visible. Les lutteurs sont ici la foi et la conscience ; ni l'un ni l'autre ne peut ni ne veut céder. Tous deux ont raison, et ils combattent. Il y a là quelque chose de saisissant et de mystérieux : cet homme est écrasé sous un poids qu'il ne peut pas voir, et on ne sait ce qui est le plus admirable de cette conception ou de la manière dont elle est rendue.

En effet, c'est peu à peu que la situation se dessine, que la lumière se fait. Job a senti vaguement qu'il y a en lui quelque chose de fautif et, dans l'impossibilité de le connaître, il se tourne vers Dieu et réclame hardiment une révélation.

> Oh! qui me fera trouver quelqu'un qui m'écoute ?
> Voilà ma défense toute signée :
> Que le Tout-Puissant me réponde!
> Qui me donnera la plainte écrite par mon adversaire ? (XXXI, 35.)

Et cela dit : il attend.....

C'est alors qu'apparaît Elihu : sa colère s'enflamme contre Job *parce qu'il se dit juste devant Dieu.* Il aurait dû aller plus loin qu'il ne l'a fait, avouer franchement par un élan de foi en

la justice divine et par un acte d'humilité, qu'il devait y avoir en lui quelque faute, faire plus que de la supposer et de demander un peu orgueilleusement à Dieu de la lui faire connaître. Elle s'enflamme aussi contre les amis de Job, parce qu'ils ne trouvent rien à lui répondre et néanmoins le condamnent. S'ils n'ont rien à lui répondre, si réellement il n'y a pas moyen de lui reprocher une faute, pourquoi le condamner et le regarder avec mépris? Pourquoi ne pas l'entourer de leur estime comme autrefois. Mais quoi ! ils n'ont rien trouvé à répondre ! Ils n'ont pas vu où Job a péché, eux, des vieillards ! Ils connaissent si peu le cœur de l'homme ! Ils ont si peu d'expérience et il faut que ce soit lui, jeune homme, qui leur montre où Dieu veut conduire ce malheureux ! C'est dans cette disposition d'esprit qu'il reprend le discours de Job pour y répondre : *Tu dis, Job : Je suis pur, je suis sans péché. Et Dieu trouve contre moi des motifs de haine, il me traite comme son ennemi.* (XXXIII, 9, 10.) *Je te répondrai qu'en cela tu n'as pas raison.* Tu as tort de croire que Dieu agisse ainsi sans motif, qu'il soit ton ennemi. Non :

Dieu est plus grand que l'homme,
Il n'est donc ennemi de personne,

Mais il parle de différentes manières :

Par des songes, par des visions nocturnes,
Par la douleur aussi.....
Afin de le détourner du mal,
Et de le préserver de l'orgueil.

Ces avertissements ne s'adressent pas seulement au méchant, mais à tous. Oui, Dieu fait descendre l'homme jusqu'au bord de la fosse, il le dépouille de sa gloire, il l'abaisse, afin qu'il s'humilie lui-même, qu'il sente sa misère et cesse de s'enorgueillir devant les hommes et surtout devant Dieu. Aussi, si dans ce moment critique quelque ange intercesseur, quelque envoyé de Dieu, ami ou bonne pensée, l'éclaire et le conduit dans la vérité, s'il s'humilie, en effet, il retrouve, avec la piété véritable, la paix et le bonheur.

Il adresse à Dieu sa prière; et Dieu lui est propice,
Lui laisse voir sa face avec joie,

Et lui rend son innocence.
Il chante devant les hommes et dit:
J'ai péché, j'ai violé la justice
Et je n'ai pas été puni comme je le méritais. (XXXIII, 26, 27.)

Il y a plus. Il est une parole de Job qu'Elihu ne peut accepter. Il a hâte de la relever. C'est une parole blasphématoire, qui met son auteur au rang des impies, et contre laquelle il faut qu'il proteste: Job a dit:

. . . . . Il est inutile à l'homme
De mettre son plaisir en Dieu! (XXXIV, 9.)

Inutile! A cela Elihu fait une double réponse: il en appelle d'abord au sens commun: il serait donc indifférent d'être juste ou injuste! Eh! non. *Les hommes de sens le savent bien. Un ennemi de la justice ne peut régner.*

Job parle sans intelligence,
Ses discours manquent de raison;
Qu'il continue donc à être éprouvé
Puisqu'il répond comme font les méchants. (XXXIV, 35, 36.)

Que si l'on objecte à cette déclaration: *L'ennemi de la justice régnera-t-il?* qu'il y a des méchants qui règnent et oppriment, et que Dieu ne les renverse pas pour délivrer ces opprimés qui crient à lui, c'est que ceux-ci ne le cherchent pas pour lui-même:

On se plaint, mais nul ne dit: Où est Dieu mon créateur
Qui inspire des chants d'allégresse.....
Aussi, on a beau crier, Dieu ne répond pas,
A cause de l'orgueil des méchants.
Mais, parce que sa colère ne sévit pas encore,
Ce n'est pas à dire qu'il oublie le crime. (XXXV, 9, 10, 12, 15.)

Que si on objecte encore que le juste est souvent malheureux,

Ce n'est pas que Dieu détourne de lui son regard.
Mais les justes viennent-ils à tomber dans l'adversité,
C'est que Dieu leur dénonce leurs œuvres,
Leurs transgressions, leur orgueil;
Il les exhorte à se détourner de l'iniquité.
S'ils écoutent et se soumettent,
Ils achèvent leurs jours dans le bonheur. (XXXVI, 8 et suiv.)

« Voilà ce que Dieu fait et fera pour toi, Job. Soumets-toi! avoue ta faute, reconnais ton orgueil et abandonne-le. Que la

grandeur de la rançon ne te fasse pas dévier, cherche Dieu pour lui-même, et Dieu te mettra au large, en pleine liberté. *Non, il n'est pas inutile de mettre son plaisir en Dieu.* »

Mais Elihu ne s'arrête pas là. Pour combattre la parole de Job, il en appelle à l'adoration elle-même, et au bonheur qu'elle procure. « Tu dis qu'il est inutile de mettre son plaisir en Dieu, de s'attacher à lui pour lui-même. Considère-le un moment et tu verras, à la joie qui remplira ton cœur, qu'il n'est pas de chose plus profitable et plus douce .» C'est l'application de la Parole de David : *L'a-t-on contemplé, on en est illuminé;* et allant immédiatement à la pratique, Elihu fait passer devant Job quelques traits de la sagesse et de la puissance divines, ce qu'il appelle *les merveilles de Dieu* (XXXVI, 22; XXXVII, fin), et conclut :

Oh! que la majesté de Dieu est redoutable!
Nous ne saurions parvenir jusqu'au Tout-Puissant.
Grand par la force,
Par la justice, par le droit souverain,
Il ne répond pas!
C'est pourquoi les hommes doivent le craindre;
Il ne porte les regards sur aucun sage.

Ce discours d'Elihu s'explique ainsi tout naturellement. Il se divise en deux paragraphes répondant aux deux principales plaintes formulées par Job et résumé de toutes les autres : *a*) Je suis pur, et Dieu me frappe, *b*) il n'y a pas de profit à mettre son plaisir en Dieu. Le second de ces paragraphes se divise également en deux parties très nettes, ayant chacune une idée centrale et ses développements. Le mouvement est parfaitement naturel. Considéré ainsi, ce discours est un chef-d'œuvre ; il ne brille pas moins par l'ordre des idées que par la profondeur des observations psychologiques. (XXXVI, 21.) D'ailleurs je ne sais trop comment on pourrait l'interpréter autrement. Un mot y revient plusieurs fois : *orgueil.* L'orgueil des hommes voilà ce qui préoccupe Elihu. Qu'il soit question de l'orgueil des méchants, rien de plus naturel, mais il est question aussi de *l'orgueil des justes* que Dieu condamne et

poursuit par la maladie et cela à deux reprises et d'une manière développée.

Or que peut être un juste orgueilleux, sinon un homme qui, sans reproche devant la sainteté légale, perd de vue la place que Dieu doit occuper dans son cœur et dans son culte, et à le servir avec plaisir, parce que sa vanité y trouve son profit. C'est ce que Satan appelait fort justement une piété intéressée. C'est là ce qu'Elihu a découvert dans Job. L'auteur, du reste, le fait bien sentir au lecteur avant même qu'Elihu le relève. Qu'on relise le chapitre XXIX, où Job parle de ce qu'il était autrefois. Ne sent-on pas combien il jouit de ces honneurs, cet homme qu'il fait revivre devant nous, comme il s'y complaît, combien il les aime. Sans doute, la puissance sans la piété, la « force du méchant » ne le séduit pas, mais la piété sans la gloire ne lui sourit pas davantage. Il ne se représente pas que ces deux choses puissent être séparées ; il les confond dans le tableau qu'il en trace, comme dans son cœur il les aime autant l'une que l'autre, ce qui revient à dire qu'il aime la piété pour le profit qu'elle rapporte. Qu'on relise les plaintes de Job où, comme nous l'avons dit, la perte de sa gloire tient la première et presque l'unique place. Qu'on rapproche de ces deux observations le discours d'Elihu, et l'on verra se confirmer toujours mieux notre hypothèse. On reconnaîtra bien en Job un juste orgueilleux que Dieu veut amener à la véritable piété.

Elihu a préparé l'œuvre. Il a solennellement appelé Job à s'humilier et à entrer dans une nouvelle voie ; mais il est jeune, il n'a qu'une demi-autorité, l'œuvre reste inachevée. C'est trop demander à Job que de vouloir lui faire courber la tête devant un jeune homme. Que faut-il pour achever l'entreprise ? Continuer sous une forme plus saisissante le procédé d'Elihu. En appeler encore à l'adoration pour lui faire sentir le bonheur d'une piété désintéressée et, pour cela, faire passer devant lui la grandeur même de Dieu en le faisant apparaître et parler Lui-même.

L'Eternel se présente, en effet, et avec une majesté telle que

le discours d'Elihu, tout élevé qu'il était, pâlit et s'efface. Il parle du milieu de la tempête, il humilie ce pauvre grand seigneur d'autrefois, en lui montrant ce qu'il est, lui, l'Eternel, et ce qu'il a fait; tour à tour il en appelle aux merveilles du monde matériel, aux météores, aux astres, aux richesses du sol et aux merveilles du monde animal, à cette puissance avec laquelle l'homme ne peut se mesurer. A chaque fois, par des questions directes, il établit entre Job et lui une comparaison écrasante :

Où étais-tu quand je fondais la terre? (XXXVIII, 4.)
Depuis que tu existes, as-tu commandé au matin? (Id. 12.)
As-tu pénétré jusqu'aux sources de la mer? (Id. 16.)

Puis, quand il l'a suffisamment étonné, ému de la grandeur des œuvres divines et du sentiment de la petitesse humaine, le regardant en quelque sorte en face, et le forçant à se rendre compte de ses impressions : Eh bien, lui dit-il :

Celui qui dispute contre le Tout-puissant est-il convaincu?
Celui qui conteste avec Dieu a-t-il une réplique à faire?

Et Job répond :

Voici, je suis trop peu de chose; que te répliquerais-je?

Ah! il descend de son piédestal, cet homme qui se croyait grand et sage. Il voit sa puissance et sa gloire sous leur vrai jour, et il comprend cette fois à qui l'honneur appartient.

C'est déjà beaucoup, mais l'Eternel veut aller plus loin encore. Il veut plus que ce sentiment de petitesse; il lui faut un aveu de la faute, et le terrible interrogatoire, en même temps que le splendide tableau, recommencent à se dérouler :

Anéantiras-tu ma justice?
Me condamneras-tu pour te donner droit?
As-tu un bras comme celui de Dieu,
Une voix tonnante comme la sienne?
Orne-toi de magnificence et de grandeur,
Revêts-toi de splendeur et de gloire!
Répands les flots de ta colère,
Et d'un regard abaisse les hautains!
D'un regard humilie les hautains,
Ecrase sur place les méchants!

Cache-les tous ensemble dans la poussière,
Enferme leur front dans les ténèbres,
Alors, je rends hommage
A la puissance de ta droite!

Puis après cette comparaison entre la gloire divine et celle du juge terrestre, la gloire du Prince de l'univers et celle du prince du pays d'Uts, l'Eternel achève de vaincre en faisant sentir la sagesse et la puissance qu'il a déployées dans la formation du monde animal.

Job admire, il sent se réveiller en lui une puissance d'adoration qu'il n'avait pas connue depuis longtemps peut-être. Oui, il l'adore, il l'aime, il le servira pour lui-même, pour sa grandeur, pour sa puissance sans limite, ce Dieu qu'il vient de voir comme face à face.

Je reconnais que tu peux tout.
Mon oreille avait entendu parler de toi,
Mais maintenant mon œil t'a vu.
C'est pourquoi je me condamne et je me repens[1]
Sur la poussière et sur la cendre.

Job s'humilie. Job déclare qu'il a « parlé sans les comprendre de choses qui le dépassent; » mais ses amis ne pensent pas avoir besoin d'en faire autant. Bien qu'ils soient dans les mêmes principes, ils lui laissent prendre la leçon pour lui seul. Aussi l'Eternel se tourne avec indignation contre eux; il leur annonce qu'ils mériteraient d'être *traités selon leur folie*, et de passer par les mêmes épreuves que Job. Il les épargnera cependant, à la condition qu'ils iront auprès de Job, que, sous sa direction, ils offriront un holocauste, et que Job priera pour eux; c'est-à-dire qu'ils se mettront à l'école de celui qu'ils prétendaient instruire. Job sera pour eux cet ange dont parle Elihu qui *annonce à l'homme la voie qu'il doit suivre*. (XXXIII, 23.)

Job obéit. Il ne manquait à sa conversion qu'un acte qui en prouvât la sincérité. Le voilà. Il prie pour ceux qui ont été les

[1] M. Segond : « je me repens. » Perret-Gentil : « je fais pénitence. » M. Reuss : « Aussi bien, je condamne mes paroles et je m'en repens dans la poussière..... »

instruments de son humiliation, et qui l'ont méprisé. Ce n'est pas l'ancien Job qui eût fait cela, le Job des premiers chapitres. Mais maintenant, le Dieu qu'il adore le demande, et il sert Dieu pour lui-même. Son intérêt et son orgueil n'entrent plus pour lui en ligne de compte. Ce n'est qu'après cela que sa piété purifiée et éprouvée trouve sa récompense.

Elle devait la trouver, car nous sommes en pleine économie mosaïque ; nous n'avons pas abandonné un moment le principe des rétributions temporelles. *L'Eternel rétablit Job dans son premier état, quand Job eut prié pour ses amis*[1].

La manière dont cette hypothèse rend compte de tous les détails du poème et dont elle se colle pour ainsi dire au texte me semble un argument péremptoire en faveur de sa vérité.

Qu'il me soit permis d'ajouter qu'elle rend compte de certains faits que les autres n'expliquent pas. Pourquoi l'auteur prend-il son héros hors des limites de la Palestine? S'il s'agissait d'un modèle de patience, il pouvait aisément le trouver à Jérusalem ou en Judée. Pourquoi ce singulier phénomène d'un patriarche, car nous nous trouvons en face d'un patriarche dans le prologue et l'épilogue (7000 brebis, 3000 chameaux, 500 paires de bœufs, 500 ânesses, 14000 brebis, 6000 chameaux, etc.), habitant une ville ou un grand village, sédentaire, vivant sous la loi mosaïque et avec les habitudes palestiniennes, comme le prouve le chapitre XXI? Enfin, pourquoi Elihu est-il jeune?

On peut bien supposer a priori que le cas de Job n'était pas isolé en Judée. L'orgueil, qui fleurit si abondamment plus tard, devait déjà être un vice répandu chez les grands de la nation. Le fait que les amis de Job doivent se soumettre à ses directions alors qu'il a compris la vérité, confirme la supposition. Il nous prouve qu'une classe entière de la population était atteinte de ce mal et qu'elle le portait sans en sentir la gravité. Bien des paroles de Job, qui paraissent des allusions à des faits contemporains, la confirmeraient aussi, mais aucune ne le fait aussi nettement que ce mot échappé à Elihu :

[1] M. Segond : « quand Job eut prié..... » Perret-Gentil : « parce que Job avait prié..... » M. Reuss : « parce qu'il pria pour son prochain..... »

On crie contre la multitude des oppresseurs,
On se plaint de la violence d'un grand nombre,
Mais nul ne dit où est Dieu, etc. (XXXV, 9.)

N'est-ce pas là une incursion dans le domaine de l'histoire contemporaine, une allusion à l'état des esprits et une critique contre l'arrogance hautaine des pharisiens d'alors. Certes, ceux dont il est question ici sont allés autrement plus loin que Job, leur orgueil est devenu oppressif, mais s'il y a entre eux et lui une immense distance, ils sont pourtant tous dans la même voie. Quoi qu'il en soit, et en supposant que ces indices soient sans valeur, il n'en reste pas moins que l'orgueil religieux, la piété intéressée ne devaient pas être rares à Jérusalem. S'il en eût été autrement, l'auteur de Job aurait-il pris tant de peine pour combattre ce fléau?

Or s'il s'agissait d'attaquer un vice répandu dans les hautes classes de la société, il s'agissait aussi d'user de prudence. Il était donc tout naturel que l'auteur, pour éviter de heurter par trop directement les susceptibilités de beaucoup, prît son héros en dehors de Jérusalem, et d'autre part, comme il fallait bien que la leçon s'appliquât aux Hébreux, qu'il le fît vivre à la palestinienne. De là la disparate signalée.

Ne pourrait-on pas aussi trouver dans cette interprétation l'explication de la jeunesse d'Elihu?

Il y a là une réforme qui demande à s'opérer, c'est un mouvement nouveau; l'auteur parle évidemment au nom d'une élite de penseurs et d'hommes religieux, c'est la voix de la nouvelle école, la voix de l'avenir. Le représentant de cette tendance nouvelle ne peut être un vieillard. Il faut qu'il soit jeune, et l'on comprend qu'il ait, comme Elihu les a en effet, le ton, la modestie, quelquefois l'ironie et la fougue de la jeunesse.

Cette interprétation explique le rôle de Satan dans le prologue. Satan n'est pas ici le tentateur, l'esprit du mal. On ne comprendrait pas sa rencontre avec l'Eternel et sa présence au milieu des « fils de Dieu. » Lui aussi est un fils de Dieu; son rôle est de découvrir les faiblesses des hommes et de les révéler à l'Eternel. Il sert ainsi, et en présidant aux châtiments salutaires, aux progrès spirituels de ceux qu'il surveille. Ce n'est

pas un calomniateur, mais un accusateur et un adversaire utile. Il faut prendre son nom dans le sens du radical שׂטן, « résister, faire opposition. » (Comp. Nomb. XXII, 22.)

Cela explique enfin pourquoi, dans le prologue, la troisième épreuve de Job n'est pas introduite comme les précédentes. L'Eternel pouvait bien envoyer au patriarche les désastres et la maladie, mais il ne pouvait lui envoyer ses dédaigneux amis. En faisant d'eux officiellement les instruments de l'humiliation de Job, il aurait en quelque sorte patenté leurs idées et donné raison à l'ancien ordre de choses, qu'il s'agissait précisément de renverser, il eût été en désaccord avec son futur discours. L'Eternel d'ailleurs ne peut pousser au mépris. Voilà pourquoi les amis de Job viennent spontanément et pourquoi la perte de sa gloire n'est pas amenée comme celle de sa fortune et de sa santé, bien qu'elle l'atteigne pour le même motif.

On a souvent remarqué le caractère encyclopédique du poème de Job. L'auteur se plaît à réunir dans son livre toutes les richesses de la science contemporaine. Il exploite et étale tour à tour les connaissances du monde souterrain, et les merveilles de la création animale et végétale, la minéralogie et l'histoire naturelle de l'époque. Tout ce que les lentes expériences ont découvert, tout ce que l'industrie a produit, prend place dans ce brillant catalogue, et toutes ces données s'élèvent comme les assises d'un monument grandiose. Je demande si cette idée que Dieu est infiniment adorable, qu'il doit être servi pour lui-même, que, dans l'ensemble des choses qui le célèbrent, la vie humaine doit être une œuvre à sa gloire et à sa seule gloire, n'est pas de toutes celle qui se prête le mieux à cette vaste organisation? Ne devait-elle pas se présenter la première à l'âme du poète religieux et savant? C'est elle, et peut-être elle seule, qui pouvait soutenir une aussi haute et aussi longue inspiration et devenir la pensée créatrice, l'axe et le foyer de ce temple élevé à l'Eternel. Elle du moins donnait toute latitude au savant et lui permettait de mettre à contribution les beautés du ciel et les mystères du sol, elle conduisait le penseur dans les profondeurs d'une saine et riche psychologie, et, en pénétrant toutes ses paroles de cette adoration

désintéressée, qui est la forme la plus élevée du sentiment religieux dans la première économie, elle donnait aux chants du poète les plus variées et les plus chaudes couleurs.

Trouver son plaisir en Dieu, le servir pour lui-même, c'est le spiritualisme à sa source. Job n'est pas l'Evangile, comme le voudraient quelques critiques, mais c'en est une lueur, un rayonnement lointain dans un ciel encore sombre. C'est une protestation de l'âme religieuse et saine contre le légalisme et ses funestes conséquences ; c'est un redressement de la piété dans le sens de l'Evangile, et c'est déjà beaucoup.

C'est sur le terrain de la grâce et de l'amour que fleurit, comme dans son vrai milieu, cette piété désintéressée ; sous la loi, elle peut bien exister, avoir conscience d'elle-même, aspirer à vivre ; elle peut vivre, mais combattue, gênée et soupirant après des conditions meilleures. Job est, sous forme de leçon adressée aux grands et aux penseurs du jour, un de ces efforts et de ces soupirs. Il justifie en fait la parole de saint Paul, et prouve que la loi, par les réactions qu'elle produit, par les aspirations qu'elle fait naître, est « un pédagogue à Christ. »

Le livre de Job se rattache donc, selon nous, au courant spiritualiste qui traverse l'histoire du peuple hébreu, qui circule dans l'Ancien Testament et dont les prophètes sont les représentants attitrés. Son héros est un type de cette « justice » que les prophètes proclamaient, faite d'adoration et de fidélité ; c'est pourquoi nous trouvons son nom associé à ceux de Noé et de Daniel. (Ezéch. XIV, 14-19.) C'est cette « justice » que Jésus restaure et accomplit en l'introduisant dans son vrai domaine. N'y a-t-il pas comme un écho du livre de Job dans cette formule par laquelle Jésus répond au Satan tentateur : « Il est écrit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul ?... »

En tout cas, cette parole que le Sauveur emprunte au Deutéronome, résume le livre de Job.